

CHARLES PELLAT  
Préface de Inès Horchani

LANGUES  
ET LITTÉRATURES  
ARABES



**ARMAND COLIN**

La première édition de cet ouvrage avait paru en 1952 dans la Collection Armand Colin. Cette nouvelle édition reprend à l'identique le texte entièrement revu et mis à jour par l'auteur en 1970.

Illustration de couverture : Frontispice enluminé de *Al-Kawakib al-duriyya fi madh khair al-bariyya* (Les étoiles brillantes à la louange du meilleur de la création) connu sous le nom de *Qasida al-burda* (Poèmes du manteau) par Al-Busiri réalisé pour le sultan Qayt Bay (1468-1496), Le Caire, Égypte. Chester Beatty Library, Dublin, (CBL Ar 4168, f.1b) – Domaine public (Google Arts & Culture). Voir p. 177.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 1952, 1970

2023, pour cette nouvelle édition

Armand Colin est une marque de Dunod  
Éditeur, 11 rue Paul-Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-63214-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Sommaire

Préface de Inès Horchani. Charles Pellat	5
Avant-propos	11
Introduction. Grandes périodes de la langue et de la littérature arabes	19
1 La langue arabe et son histoire	35
2 Naissance de la littérature arabe Jusqu'en 750	63
3 L'essor de la littérature arabe 750-1258	101
4 Les siècles obscurs de la littérature arabe 1258-1800	175
5 La renaissance de la littérature arabe Depuis 1800	195
Conclusions	227
Index	235



# ■ Préface de Inès Horchani

## Charles Pellat

Charles Pellat était, aux dires de celles et ceux qui l'ont connu, austère ou bien charmant, autoritaire ou bien discret, chaleureux ou bien méfiant. Il n'était donc pas toujours le même, tout en aspirant, sans doute, à une grandeur d'âme propre aux grands hommes. Sur son épée d'académicien des Inscriptions et Belles Lettres, il fait d'ailleurs graver cette devise, en arabe classique : Sois magnanime, et tu régneras (*Kun halîman tasûd*). La magnanimité est faite de bonté et de distance, et peut-être que cette dualité, due à la distinction entre soi et l'autre, jamais confondus, explique-t-elle le caractère si diversement perçu de Charles Pellat.

Je n'ai pas connu Charles Pellat, mais nos chemins se sont croisés, à maintes reprises, à quelques décennies près. À la Faculté de Lettres de Tunis, qu'il a contribué à créer, et près de laquelle j'ai passé mon enfance. En Sorbonne, où j'ai préparé l'agrégation d'arabe, dans une salle qui porte son nom. À l'Institut Français de Damas, où il a travaillé, et où j'ai étudié. Et au quatrième étage du bâtiment B du Centre Censier de la Sorbonne Nouvelle, où j'ai enseigné durant de longues années, exactement là où il avait enseigné.

Je n'ai donc pas connu Charles Pellat en personne, mais comme nombre d'arabisant·e·s, je dois beaucoup à son œuvre. Son lexique manuscrit, intitulé *L'Arabe vivant*, publié en 1952 par la Librairie d'Amérique et d'Orient, est un outil d'une efficacité remarquable pour apprendre ou réviser le vocabulaire arabe. Et je commence souvent mon séminaire de recherche en distribuant à mes étudiant·e·s

son texte intitulé « Littérature arabe et problèmes de littérature comparée », qui reprend la conférence qu'il a donnée au Congrès de Poitiers, en 1965. Les premiers mots de cette conférence sont : « Les comparatistes ont rarement accès aux textes arabes...<sup>1</sup> » et depuis vingt ans, je n'ai eu de cesse de traduire, en comparatiste, des textes arabes, avec une pensée pour Charles Pellat. Sans compter les heures passées en sa compagnie virtuelle, à lire l'Encyclopédie de l'Islam, qu'il a dirigée de 1956 à 1992, et qui reste son grand œuvre.

Je sais donc qui est Charles Pellat : un érudit, qui connaissait les cultures et les langues arabes, et qui les a fait connaître.

Mais qui fut Charles Pellat ? Né en Algérie à Souk-Ahras, en 1914, était-il algérien ? Lycéen à Casablanca, était-il marocain ? Licencié d'arabe de l'université de Bordeaux, a-t-il embrassé une carrière universitaire ? Interprète aux Affaires Militaires Musulmanes, portant à son col deux croissants d'or sur fond vert pour symboliser sa maîtrise de la langue arabe, était-il un espion ?

Pour ma part, je retiendrais ces éléments biographiques pour essayer de comprendre le parcours de vie de Charles Pellat : à vingt ans, il refuse un poste de professeur de français au Caire, mais accepte un poste de professeur d'arabe à Marrakech. Quelques mois plus tard, en octobre 1935, il est appelé sous les drapeaux et s'engage dans l'armée. Il devient officier colonial, chargé de veiller aux intérêts de la France. En 1941, il a vingt-sept ans, il est en poste en Syrie, et il choisit d'être rapatrié en France plutôt que de s'engager dans les FFL. En 1981, il a soixante-sept ans, et la Légion d'honneur lui est refusée.

Le jeune Charles Pellat choisit donc d'enseigner l'arabe plutôt que le français, ce qui ferait de lui un ami du monde arabe. Mais, à chaque fois que l'hégémonie ou la sécurité de la France lui semblent en danger, il choisit, en soldat, la France. Sa volonté a sans doute été double : servir la France, et servir la langue arabe. A-t-il servi la France en se

---

1. Charles Pellat, « Littérature arabe et problèmes de littérature comparée », Congrès de Poitiers, 1965.

servant de la langue arabe ? Il m'est difficile et douloureux de répondre à cette question, pourtant cruciale.

Mais je peux répondre à une autre question, à l'occasion de cette réédition : quel rapport y a-t-il entre l'érudit et l'officier Charles Pellat ?

Premier point commun : l'érudit et l'officier ont été traducteurs . Dans le Sahara comme en Syrie, Charles Pellat est *tordjman*, interprète, et, il traduit, par ailleurs, une partie de l'œuvre du monumental Jâhiz.

Deuxième point commun : l'officier et l'érudit ont excellé dans l'art des fiches, qu'il s'agisse de fichier les personnes, dans les services des renseignements militaires, ou bien les auteurs.

Troisième point commun : l'officier et l'érudit s'intéressent au codage et au décodage (des messages, et des langues). On doit ainsi à l'érudit Charles Pellat la généralisation de la translittération dite arabica, du nom de la revue Arabica.

Quoi qu'il en soit, les choix politiques faits par Charles Pellat dans la première partie de sa vie le conduisent à une grande discrétion dans la seconde partie de sa vie. Jacques Monfrin lui rendant hommage à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres salue ainsi « l'activité de cet homme si discret<sup>1</sup> ». C'est dire la primauté accordée au travail par le chercheur universitaire Charles Pellat, qui tait désormais ses positions politiques. Sa réserve, dans cette dernière partie de sa vie, est totale. Il n'en sort qu'en 1991, aussi brièvement que fermement, pour s'opposer publiquement à la guerre du Golfe. Puis il retourne au compte-rendu de lecture qu'il doit faire, et qui sera son dernier travail achevé avant son décès, en octobre 1992.

Pour ma part, je continue, régulièrement, à lire et à citer Charles Pellat, me souvenant de cette déclaration, notamment : « Nous savons

---

1. Jacques Monfrin, « Allocution à l'occasion du décès de M.Charles Pellat, académicien ordinaire », Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 136<sup>e</sup> année, 3, 1992, p. 649.

aussi que la littérature arabe, prise dans un sens très large, a servi de véhicule à la pensée antique, et il ne serait certainement pas inutile, à bien des égards, de mesurer exactement la part des arabophones dans l'élaboration de la culture occidentale » (Congrès de Poitiers, 1965). La magnanimité à laquelle il aspirait s'énonce peut-être ici, tout en touchant à ses limites : les cultures seraient traversées les unes par les autres, mais elles ne seraient pas toujours égales, ni à elles-mêmes, ni les unes aux autres.

Cette vision de la littérature arabe, comme grande littérature médiévale, désormais déclinante, se lit dans cette synthèse qu'est *Langue et littérature arabes*, publiée la même année que *L'Arabe vivant*. Je retrouve dans *Langue et littérature arabes* la précision de l'érudit Charles Pellat, et son esprit de synthèse. Cet ouvrage a l'immense mérite d'offrir, selon l'expression de Pellat lui-même, « un tableau de la littérature où l'accent est mis sur les tendances et les œuvres<sup>1</sup> ». Le tableau est remarquablement bien documenté, mais il s'assombrit au fil des siècles, selon la vision qu'avait Charles Pellat de l'Histoire arabe, et peut-être de l'Histoire du monde. La cause de cet obscurantisme ? Non pas l'islam, « qui tolère aisément la diversité » selon Charles Pellat<sup>2</sup>, mais la pensée arabe, jugée « rudimentaire<sup>3</sup> » par Charles Pellat. La faute donc, non pas à la culture, mais aux Arabes eux-mêmes, auxquels l'érudit, à moins que ce ne soit l'officier, semble s'adresser à la toute fin de *Langue et littérature arabes* :

Comment cela se fait-il que tel roman d'un écrivain algérien d'expression française soit considéré comme un enrichissement de notre littérature et devienne, traduit en arabe, illisible et insipide ? Comment se fait-il aussi qu'on dise en arabe, dans le même temps, deux fois moins de choses que dans une langue européenne, et avec bien moins de précision ? Quand les intéressés

---

1. Avant-propos, p. 11.

2. Conclusions, p. 227.

3. *Ibid.* p. 227.



auront répondu à des questions de cet ordre, ils comprendront que la langue arabe a besoin d'être traitée avec beaucoup de ménagements, avec un soin constant, qu'un écrivain doit penser en arabe, sans se laisser dominer par une influence extérieure qui dénature son expression<sup>1</sup>.

Ce passage est à l'image de l'ouvrage, direct et complexe, comme il est à l'image de Charles Pellat, défendant la langue arabe comme si c'était la sienne, en appelant, paradoxalement, à la protéger des influences extérieures.

Cette complexité est due à un secret, à un vide, à un mystère : d'où parle Charles Pellat ? De Souk-Ahras, en 1914 ? De Damas, en 1941 ? De Bagdad, en l'an 1000 ? Ou de Paris, en 1992 ? Selon d'où il parle, sa vision de l'Histoire change, et son rapport aux Arabes.

J'eusse aimé que Charles Pellat rencontrât Kateb Yacine et Albert Camus en Algérie, en 1945... Mais on ne refait pas l'Histoire, et celle-ci a déjà fait tant de mal. Restent les outils, pour se rencontrer, et mieux se comprendre. Ce livre de Pellat est un outil d'une grande efficacité ; que chacun·e en fasse le meilleur usage !

Inès HORCHANI,  
*Agrégée de langue et littérature arabes, Sorbonne Nouvelle*

---

1. *Ibid.* p. 233.



# Avant-propos

Le public français lettré et curieux qui désirait posséder quelques clartés sur les productions des écrivains de langue arabe ne put disposer pendant de longues années que des éditions successives de la *Littérature arabe* de Clément HUART, publiée par la Librairie Armand Colin dans sa collection d'histoires des littératures. Répertoire biographique largement dépassé de nos jours, cet ouvrage pêche de surcroît par l'absence de larges perspectives et ne permet pas au lecteur profane et à l'étudiant à ses débuts de s'orienter et d'acquérir une claire notion de l'évolution et des tendances principales de la littérature arabe.

Il manquait donc en France un manuel pratique, mais J. M. ABD-EL-JALIL a heureusement comblé cette grave lacune en offrant, dès 1943, « aux étudiants et aux hommes qui se préoccupent de compléter leur culture générale », la première édition de sa *Brève histoire de la littérature arabe*, qui répond véritablement aux besoins des étudiants, toujours soucieux de disposer d'un instrument de travail aisément maniable, et des lecteurs animés du désir d'étendre leurs connaissances pour replacer dans un cadre plus large les noms des écrivains et des ouvrages désormais tombés dans le domaine commun.

Malgré la qualité de ce manuel, il nous avait paru possible, en 1952, de présenter un nouvel exposé de l'activité littéraire des Arabes et des arabophones en adoptant une formule différente, c'est-à-dire en faisant connaître dans leurs grandes lignes le mécanisme et l'évolution de la langue arabe et en brossant à grands traits un tableau de la littérature où l'accent serait mis sur les tendances et les œuvres plutôt que sur les écrivains considérés individuellement.

Depuis cette date, le monde arabe n'a cessé d'occuper une place grandissante dans l'évolution de l'humanité, de sorte que, par contre-coup, sa civilisation et sa littérature ont éveillé la curiosité d'un public de plus en plus large. Des organismes tels que l'Unesco se sont donné pour tâche de répandre en Occident ou tout au moins défaire mieux connaître et apprécier les productions littéraires d'un peuple qui jouissait au moyen âge, dans le domaine de la philosophie et des sciences, d'une incomparable renommée, mais dont la littérature proprement dite était fort peu connue ; c'est ainsi que, sous les auspices de la commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre, plusieurs ouvrages, dont le caractère n'est pas toujours littéraire, ont été traduits et que G. WIET a été invité à écrire une *Introduction à la littérature arabe* (Paris, 1966) dont le titre, trop modeste, ne recouvre pas exactement le contenu. Simultanément, d'autres traductions de textes littéraires et de nombreux manuels en diverses langues européennes ont vu le jour. En français, A. MIQUEL donnait encore tout récemment (1969), dans la collection « Que sais-je ? », une histoire de la littérature arabe nécessairement concise, mais suggestive et originale dans sa présentation.

Il convient cependant de noter que de tous les travaux consacrés à ce sujet — les monographies scientifiques mises à part — le seul qui vise à l'enseignement de la littérature et non plus à une simple vue d'ensemble est l'*Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du xv<sup>e</sup> siècle* de R. BLACHÈRE qui brosse, dans les trois volumes parus de 1952 à 1966, un tableau extrêmement fouillé des productions littéraires en langue arabe durant le premier siècle de l'Islam ; cette étude critique qui s'imposait semble pour l'instant interrompue, et l'on peut seulement souhaiter que la tâche entreprise, à l'intention des spécialistes plus que des lecteurs cultivés, soit poursuivie et menée à son terme.

L'ambition du petit ouvrage dont nous présentons une seconde édition revue et mise à jour est infiniment plus modeste. L'accueil

réservé à l'édition précédente nous a engagé à conserver la formule que nous avons adoptée, c'est-à-dire à nous préoccuper de l'évolution des modes d'expression et des genres littéraires en réduisant au minimum les notices biographiques et en évitant soigneusement de dresser un simple catalogue. Cette conception nous permet de ne point suivre un plan uniforme et c'est ainsi que, dans chaque chapitre, nous classerons les différents modes d'expression selon l'importance relative qu'ils semblent revêtir durant la période considérée. Nous devons obligatoirement opérer un choix et éliminer aussi bien les productions étrangères à la littérature proprement dite que les personnages secondaires sans originalité, même si, parfois, leurs œuvres sont utiles.

Le petit format de cet ouvrage nous interdit en outre de reproduire de larges extraits des œuvres représentatives, mais, pour pallier cette lacune, nous indiquerons au passage, afin que le lecteur puisse s'y reporter s'il désire satisfaire sa curiosité d'une façon plus directe, les ouvrages qui ont fait l'objet d'une traduction française. Au total, les textes traduits ne représentent qu'une infime partie de la littérature ; cette apparente carence, quoique regrettable, est parfaitement explicable, car les ouvrages techniques n'intéressent généralement que les spécialistes, tandis que les œuvres littéraires ne peuvent véritablement passer dans une langue européenne qu'au prix d'une trahison : coupures, adaptations, remaniements sont nécessaires, mais les traducteurs s'y résignent encore difficilement. Une solution acceptable consiste à présenter des extraits, et il existe déjà un certain nombre de recueils parmi lesquels nous pouvons signaler :

- GRANGERET DE LAGRANGE, *Anthologie arabe*, Paris, De Bure frères, 1828.
- J. HUMBERT, *Anthologie arabe ou choix de poésies arabes inédites*, Paris, Treuttel et Würtz Libraires, 1819.
- F. MICHEL, *Choix de poésies orientales traduites en vers et en prose* par E. Fouinet, Paris, Méquignon-Havard, 1830.

- J. DAVID, *Traductions et imitations de poésies arabes et persanes*, Paris, Impr. de la société de typographie, 1884.
- F. DE MARTINO ET ABD EL-KHALEQ BEY SAROIT, *Anthologie de l'amour arabe*, 3e éd., Paris, Mercure de France, 1902.
- L. MACHUEL, *Les auteurs arabes*, Paris, Armand Colin, 1924.
- S. BENCHENEB, *La poésie arabe moderne. Traductions*, Oran, Ed. Henrys, 1945.
- J. SAUVAGET, *Historiens arabes*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1946.
- É. DERMENGHEM, *Les plus beaux textes arabes*, Paris, La Colombe, 1951.
- R. KHAWAM, *La poésie arabe. Anthologie des origines à nos jours*, Paris, Seghers, 1960.
- G. WIET, *Grandeur de l'Islam*, Paris, La Table ronde, 1961.
- V. MONTEIL, *Anthologie bilingue de la littérature arabe contemporaine*, Beyrouth, Impr. catholique, 1961.
- R. KHAWAM, *Nouvelles arabes choisies*, Paris, Seghers, 1964.
- *Anthologie de la littérature arabe contemporaine*, Paris, Seuil :
  - *Le roman et la nouvelle*, par R. ET C. MAKARIUS, 1964 ;
  - *Les essais*, par A. ABDEL-MALEK, 1965 ;
  - *La poésie*, par L. NORIS ET E. TARABAY, 1967.

Il est bien certain, d'autre part, que nous avons dû utiliser les travaux des orientalistes dont nous nous sommes efforcé de présenter une synthèse, mais nous n'avons pas jugé utile de surcharger notre travail d'un lourd appareil de notes bibliographiques ; il a paru néanmoins indispensable d'indiquer au début de chaque chapitre, ou même de chaque paragraphe important, les ouvrages essentiels qui peuvent servir de point de départ pour d'éventuelles recherches sur une question particulière ; le choix a été restreint aux travaux rédigés en français, mais nous nous sommes permis, dans quelques cas particuliers, de citer des références dans d'autres langues ; on doit en effet savoir que, dans notre discipline, la majeure partie de la

bibliographie n'est ni en français ni en arabe, mais en allemand et en anglais. Il convient en outre de ne point oublier que tout chercheur, arabisant ou non, a la possibilité de se référer, pour toutes les questions concernant la littérature arabe, aux deux ouvrages fondamentaux suivants, auxquels nous avons d'ailleurs fait de larges emprunts :

- Encyclopédie de l'Islam, dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans, 4 vol. et 1 tome de supplément, Leyde-Paris, 1913-1942. (Les termes techniques et les noms propres sont classés dans l'ordre alphabétique ; éd. simultanée en français, anglais et allemand ; la nouvelle édition, en anglais et en français seulement, est beaucoup plus développée ; commencée en 1954, elle en est arrivée, en 1970, à la fin de la lettre I.)
- C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, 2 vol., Weimar-Berlin, 1898-1902, 3 vol. de supplément et refonte en 1 vol., Leyde, 1937 et suiv. (Répertoire exhaustif indispensable ; l'ouvrage est divisé en tranches chronologiques à l'intérieur desquelles la production est classée par pays et par genre ; les notices consacrées aux écrivains comprennent des renseignements biographiques, la liste des œuvres publiées, traduites, inédites ou perdues et une bibliographie très détaillée).

Une refonte et une mise à jour de Brockelmann ont été entreprises par F. Sezgin, sous le titre *Geschichte des arabischen Schrifttums*, I, Leyde, 1967.

Peut-être faut-il aussi noter que la France est actuellement dotée de quatre revues qui accueillent des articles relatifs à la littérature arabe et fournissent, surtout la REI, des bibliographies :

- *Arabica*,
- *Orient*,
- *Revue des Études islamiques (REI)*,
- *Studia islamica*,

La « Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes » publiés dans *L'Europe chrétienne* de 1810 à 1885, de V. CHAUVIN, Liège, 1892-1922, 12 vol., n'a pas été poursuivie, mais nous disposons maintenant de l'*Index islamicus* de J. D. PEARSON, I, Cambridge, 1958 (1906-1955), II, Cambridge, 1962 (1956-1960).

Afin de ne pas dérouter les lecteurs, aucun système scientifique de transcription n'a été spécialement employé, et tous les noms propres ont été représentés aussi fidèlement que possible, compte tenu des habitudes provoquées par l'orthographe française. Cependant, toutes les lettres correspondent à des sons qui doivent être prononcés exactement : ainsi, il n'y a pas de voyelles nasales, et *in*, par exemple, doit s'entendre *ine* ; de même *s* intervocalique ne se sonorise jamais en *z* ; les voyelles *â*, *i* et *ou* sont longues, *a*, *i* et *o* brèves, sauf en finale où la quantité vocalique n'a pas été marquée.

Les seuls phonèmes particuliers à l'arabe<sup>1</sup> qui aient été transcrits par des signes spéciaux sont la spirante émise par le larynx comprimé *'ain* (') et l'attaque vocalique *hamza* (') ; pour les autres sons, nous avons utilisé les ressources de notre alphabet :

*ç* = *s* emphatique ;

*dh* — *d* interdental ;

*th* — *t* interdental ;

*r* — *r* de l'espagnol ;

*gh* — *r* grasseyé du français ;

*kh* = *j* de l'espagnol *mujer*, *ch* de l'allemand *nach* ;

*w* = *w* anglais ;

*y* — *j* de l'allemand *Jabr*.

Le nom d'un personnage de quelque notoriété se compose toujours de plusieurs éléments cités d'ordinaire dans l'ordre suivant :

*Abou-'Othmân* (konya = Père de 'Othmân), *'Amr* (ism = nom), *ibn Bahr* (Fils de Bahr), *al-Djâbiz* (surnom), *al-Kinâni al-Baçri*

---

1. Voir p. 44.



(ethniques) ; dans cet exemple, c'est le surnom qui a prévalu ; dans d'autres cas, c'est la *konya*, le patronyme ou l'éthnique ; nous n'indiquerons donc que l'appellatif usuel en supprimant l'article al, sauf lorsqu'il précède un complément de nom (*'Abd al-Hamid*, par exemple).

Les dates indiquées sont celles de notre ère. Il existe des tables de concordance très détaillées et précises, mais difficiles à manipuler ; d'autres, d'un format plus commode, doivent être utilisées quand la précision est nécessaire<sup>1</sup> ; cependant, lorsqu'on peut se satisfaire d'une approximation, il est permis de se borner à un calcul rapide : l'ère hégirienne a pour point de départ l'année 622 après J.-C. et gagne onze jours par an, soit environ trois ans par siècle ; connaissant une date de notre ère, il suffit donc de retrancher 622 et d'ajouter au nombre obtenu ses 3/100 ; par exemple, l'année 1445 de J.-C. correspond aux années 848-849 de l'Hégire ; or le calcul précédent donne :

$$1445 - 622 + 3/100 (1445 - 622) = 848.$$

---

1. On recommandera H. G. CATTENOZ, *Tables de concordance des ères chrétienne et hégirienne*, 2<sup>e</sup> éd., Rabat, 1954.



# Introduction

## Grandes périodes de la langue et de la littérature arabes

Dans un ouvrage très fouillé et très détaillé, l'histoire de la langue et de la littérature arabes pourrait être fragmentée pour tenir compte des multiples phases de leur évolution et des caractères particuliers qu'elles ont revêtus dans les divers pays arabophones, mais cette division nuancée à l'extrême est d'autant moins opportune dans un exposé volontairement réduit qu'elle masque les grandes lignes dont le dessin est précisément recherché. Aussi nous bornerons-nous, tout en faisant remarquer que les périodes de l'histoire littéraire ne sauraient coïncider avec les tranches plus marquées de l'histoire politique, à distinguer quatre époques fondamentales auxquelles nous n'assignons des limites que pour fixer les idées :

1° Avant l'Islam, la langue arabe est essentiellement parlée ; la littérature écrite est inexistante, mais la poésie est prospère, et une sorte de *koïnè* poétique s'est formée. Le *Coran* est le premier monument littéraire des Arabes, et la nouvelle religion révélée, sans mettre un terme à la poésie qui perpétue au contraire la tradition ancienne, provoque un développement intellectuel considérable. Tandis qu'une prose arabe se crée, la langue fait l'objet des recherches des premiers philologues et lexicographes qui visent à dégager les règles de la grammaire et à dresser l'inventaire du lexique. Cette période, qui va de l'Anté-islam aux Omayyades et s'achève dans les premières décennies du VIII<sup>e</sup> siècle, est celle de la *naissance de la littérature*.